

L'Arrière-Garde

JOURNAL LITTÉRAIRE LYONNAIS.

BUREAUX : rue Impériale, 52, à la librairie du Petit Journal. — Rédacteur en chef : Pierre DÉCHAUT.

LA LIBERTÉ DES CHIENS.

Jasmin est un grand chien jaune, gras, potelé et garni de puces ; il faut que tout le monde vive.

Turco est un autre grand chien jaune, maigre comme le curé d'Ars.

Tous deux sont frères et appartiennent un tantinet à la race boule-dogue ; ils sont frères jumeaux, leur mère défunte s'appela Lionne. La recherche en paternité étant interdite, surtout dans la société canine, nous laisserons courir leur paillard de père.

Jasmin est gardien d'une fabrique de produits chimiques, à la Mouche ; il occupe le toit maternel. Turco est berger à Dizi-mieu, il mène les moutons en champ pendant le jour et garde la ferme pendant la nuit ; ses gages consistent en ce qu'il peut voler et quelques coups de sabots qu'on lui donne pour rien.

Jasmin est caressant, gueulard à l'excès, gourmand et dormeur, cependant ses états de services constatent qu'il a mordu un petit enfant ; Turco, lui, a déjà étranglé deux loups et mordu M. l'Adjoint, mais il est plaideur !...

Une nuit Criquet (autre chien) errait dans la campagne, on l'avait chassé de la ville, ce pauvre Criquet mal bâti, sans gîte, sans valeur intrinsèque, sans maître enfin. — Car vous savez que nous en sommes arrivés là qu'il nous faut des maîtres pour pouvoir vivre. — Ce pauvre Criquet mourait de faim. Il va hurler doucement sous le portail d'une ferme, c'était celle de Turco ; à peine a-t-il passé le museau en dedans qu'un coup de crocs lui enlève l'oreille gauche.

— C'est bien, je me vengerais, fit-il.

Criquet connaissait les deux frères, mais il ne savait pas le paysan si avare ; Jasmin

lui avait bien souvent laissé ronger un os ou lécher le bord de la soupière.

Quand le jour fut levé, Criquet suivit de loin Turco qui chassait les moutons ; il l'appela de son nom et lui annonça qu'il lui apportait des nouvelles de la famille. Turco s'excusa tant bien que mal de la morsure qu'il lui avait faite, lui lécha l'oreille, et lui permit de manger un morceau de pain noir pris dans le panier d'un paysan qui fauchait à trente pas de là.

— Eh bien, qu'y a-t-il, dit Turco, quand l'autre eut mangé ?

— Il y a que je... je..., ma foi autant le japper de suite... Ta mère est morte.

Turco se passe une patte sur l'œil.

— Que me dis-tu là !... Pauvre mère !... a-t-elle laissé quelque chose ?

— Oh ! elle n'était pas malheureuse. Elle a laissé une maison recouverte de zinc, puis des bijoux tels que : chaînes, colliers, que sais-je. Mais le malheur dans l'affaire, c'est que Jasmin s'est emparé de tout. Et tu comprends !...

— Merci frère, ce soir je pars pour Lyon, nous plaiderons comme des hommes ! Ah ! mon frère, vous avez tout pris ! Nous verrons, nous verrons.

— Et tu feras bien, appuie Criquet.

— Mais voilà l'ennui, reprend Turco, je ne sais pas la route.

— Très facile, répond Criquet, sens-moi bien, je vais partir devant et tu suivras ma piste.

— C'est fait.

En un clin d'œil Criquet eut disparu dans les blés, traçant une sorte de sillage, et fouettant les bluets de sa queue noire. Turco, le soir, à la rentrée au logis, quand tout à la ferme soupait, sauta par la brèche d'un vieux mur, et galopa sur Lyon.

Les ouvriers arrivaient à peine à la fabrique de produits chimiques de la Mouche, que Turco, entrant par la grille, se précipita au

cou de Jasmin.

— Bonjour, frère.

— Tiens, c'est toi !

— Oui, hélas, j'ai appris la triste nouvelle !

— Que trop vraie, la mère a vécu ; c'était une bonne chienne !... Depuis six mois elle languissait, sa vieillesse lui pesait ; un matin, je dormais encore, j'entendis un bruit inusité, c'était comme un rêve affreux !... Un hurlement plaintif !... Puis il me sembla être à la chasse, des coups de feu se firent entendre... Je m'éveillai, je cherchai maman, elle n'était plus là !... Quelques gouttes de sang, là... tu vois, contre le mur d'en face... C'est effacé maintenant, les chats ont tout léché !... Elle a reçu son congé ! les hommes tuent ce qui ne leur peut plus servir ; c'est la loi du progrès. Je crois qu'un jour ils tueront leurs pères pour ne pas les voir souffrir : ils appellent cela du sentiment.

Et Turco se repassa une patte sur l'œil.

— Et puis, dit-il, et les choses, comment allons-nous faire ?

— Ah oui, l'héritage ! mon Dieu c'est bien facile. Faisons l'inventaire.

— Il n'y a pas de dettes, au moins ! observe Turco.

— Non. D'abord voici sa maison, presque neuve et peinte de vert. Entre un peu dedans.

— Turco entre et ressort presque aussitôt en se grattant.

— Mais c'est rempli de puces, s'écrie-t-il.

— Oh, pour ça, vois-tu, les puces, c'est nécessaire, ça occupe, et en ville il ne faut pas rester oisif. Voici à présent un petit panier en fils de fer, on met son museau dedans pour se préserver des piqûres de mouches... essaye-le, je suis sûr que ça va t'aller !... là, bien... baisse la tête que je le boucle... Oh ! les hommes ont soin de nous, va !

Turco a la muselière, il secoue un peu la

tête, mais il ne dit rien.

— J'ai l'honneur, continue Jasmin, de te présenter un superbe collier armé de clous pointus, la courroie est assez longue pour aller à toutes les encollures. C'est une arme défensive, avec ça tu es soldat, tu ne crains rien ; si un matin te saute à la gorge, il a son affaire sans que tu desserres la mâchoire.

— Tu crois ?

— Oui. Essaye encore ça, baisse la tête... bien !... tu es bouclé !... Ça te fait-il mal ?

— Non ; mais ça m'étrangle un peu.

— C'est rien... Nous voici à la pièce principale...

— Tonnerre d'homme ! qu'est-ce que c'est ? exclame Turco, une chaîne !

— Fâchons pas, dit Jasmin. Vois-tu, on rive un bout de cet instrument à la barrique, l'autre on l'agraffe au collier, et tu es libre.

— Comment, libre !

— Mais oui. Comprends : Si la chaîne est courte, tu ne décris qu'un petit cercle ; mais si tu es sage on y ajoute un anneau ; ton cercle est plus grand... tu es plus sage on ajoute deux anneaux... trois anneaux, ta courbe va jusqu'au bord de cet escalier ; si tu deviens ce qui s'appelle un véritable mouton, oh alors ! ta chaîne s'allonge, s'allonge !... Tu saisis ?

— Pas trop.

— Imbécile ! plus la chaîne est longue, plus tu as de liberté, hein ?

— C'est juste.

— Donc la chaîne, c'est la liberté.

— Comme vous êtes forts en politique, vous autres, à la ville !

— Ah mais ! reprend Jasmin ; l'habitude des choses... Reprenons. Approche-toi, que je te fasse jouir des bienfaits de la liberté des chiens... Là ! tu peux marcher, c'est agraffé.

— Mais, observe Turco, qu'est-ce que je vois là-bas, entre ces deux tonneaux qui

FEUILLETON DE L'ARRIÈRE-GARDE

L'HOMME

QUI NE RIT PAS.

III.

Barnaba rentre au salon avec une allure compassée, tenant dans sa main le billet, dont un coin passe entre ses doigts ; grand'mère Marianne promène verticalement un regard inquiet du billet aux yeux de son fils. Le silence est presque complet : Madame semble dire, à la muette, « mon Dieu, on ne nous laissera pas tranquilles ! » Truchard cherche les premiers mots du premier couplet qui ont déjà fui de sa mémoire ; Cœlina et Pauline se taisent, et Pétrus ne dit rien parce que personne ne parle.

Barnaba s'assied et jette autour de lui un regard de complaisance paternelle : un souffle d'alégement semble sortir des poitrines ; on ne l'entend pas, ce souffle, mais on le sent, les murs et le plafond le disent. Picollet qui a empêché dextrement cinq autres cigares, s'est plongé dans les confitures ; cependant ses lèvres reflètent un sourire de mauvais aloi. Marianne le crucifie et le mange intérieurement, elle ne peut maîtriser l'attention qu'elle porte sur cet homme.

Barnaba prend la parole.

— Mère, femme, enfants, amis ! dit-il, merci de l'attention que vous avez eue à me féter ; quelque modeste qu'on soit, il est difficile de résister à la tentation de se faire tirer son petit feu d'artifice une fois par an. Pardonnez-moi cette faiblesse en faveur du plaisir que j'éprouve de nous voir tous réunis. L'an passé, vous voulûtes me faire la Saint-Joseph, soi disant mon patron ; ce que je vous ai dit à cette époque, je vous le répète aujourd'hui : je ne veux pas de saint ; nous devons nous sanctifier nous-mêmes, de notre propre volonté, de notre propre force, sans qu'il soit besoin de cette intercession factice et ridicule, qui place l'homme sous la sauvegarde d'un solitaire de la Thébaïde ou d'un inquisiteur catalan ; assez de cette ablution d'eau froide qui glaçait nos jeunes fronts altérés de chaleur, sans qu'il ait besoin de nous attacher à la jambe, pour le reste de la vie, une ficelle que Saint Stanislas de Koska tirera des frises du céleste théâtre... Faites-moi mon anniversaire, c'est déjà assez d'orgueil.

— Mais, Monsieur Barnaba, interrompt Pauline, et l'ange gardien, qu'en dites-vous ?

— Monsieur !... Vous !... reprend Barnaba rouge de colère, mademoiselle Pauline, je suis votre père, vous n'en aviez plus, c'est mon tour... Je te défends de me dire vous.

— Je n'y retournerai plus, dit Pauline.

— Je vous ordonne de me dire toi et jamais monsieur.

— Je t'avais bien dit... observe Cœlina en embrassant sa sœur, c'est papa à nous deux, là.

Et Pauline saute de sa place comme un oiseau,

vole sur les genoux du maître cordonnier ; ses deux bras blancs emprisonnent la tête de Barnaba qui s'écrie : Assez, donc, je ne vous demande pas tout cela... Avez-vous bientôt fini, folle ?

— A l'amende, le père, exclame Pétrus ; il a lui-même dit vous à la sœur !

— A l'amende ! à l'amende ! répète-t-on tous en chœur.

— A l'amende de quoi ? répond Barnaba.

— D'une chanson, dit grand'mère Marianne.

— Une chanson ! Une chanson !

— Mais je n'en sais plus, observe le bottier ; que diable voulez-vous que je chante !... Attendez donc... si fait ; mais je ne me souviens que d'un couplet. Ma foi tant pis, silence !

Barnaba, Pauline toujours sur ses genoux, regarde Cœlina : c'est aussi pour toi, ma fille, murmure-t-il, et il commence.

Délicieuse créature
Que l'on ne peut voir sans aimer,
Toi que les mains de la nature
Ont pris tant de soins à former ;
La plus simple de tes pareilles,
Tu ne portes aucun bijou,
Pas un diamant à tes oreilles
Et pas un perle à ton cou.

Va, reste, reste
Simple et modeste,
Au front céleste,
O mes amours ;
Fille orgueilleuse
N'est point heureuse,
La vertueuse
L'est toujours.

— Brava ! Bravo ! crie-t-on en chœur.

Grand'mère pleure de joie, elle embrasserait son fils, si elle ne craignait de déranger Pauline qui est restée assise sur les genoux de Barnaba, en contemplation comme une statue de marbre rosé. Madame est toute heureuse, Pétrus répète le refrain, Truchard se trouve volé, il se promet par vengeance de chanter une gaudriole ; Picollet applaudit la bouche pleine, et met dans ses poches le reste des cigares, des pains d'épice et des dragées.

— Et l'ange gardien ? dit Pauline, comme si elle se réveillait d'une extase.

— L'ange gardien, mon enfant, répond Barnaba, c'est l'amour d'une femme pure veillant sur la conscience d'un honnête homme.

— Les enfants ne comprennent pas, mon ami, dit à demi-voix madame Barnaba à son mari.

— Oui ; mais ils retiennent et, plus tard, ça revient. A présent, continue le bottier en se levant, la séance est terminée, à l'an prochain ; passons au sérieux. Allez vous coucher et dormez bien, moi j'ai à sortir. Je reviens dans deux heures.

— Nous allons être en peine, dit madame Barnaba, ne reste pas trop tard.

Truchard est de mauvaise humeur, il n'a pu chanter ; en revanche, comme il s'est fait du mauvais sang, il a bu outre mesure pour le chasser ; en se levant il perd l'équilibre et va s'asseoir dans la cheminée qui heureusement est éteinte ; mais Panpille était couchée dans les cendres tièdes, car revenue de son étourdissement elle était allée reprendre un peu de chaleur que la liqueur alcoolique lui avait enlevée.

Panpille hurle, on aide Truchard à se relever ;

puent ?

— Oh ça... c'est rien... le fouet ! On l'éloigne au fur et à mesure que les anneaux s'ajoutent les uns aux autres, afin qu'on ne puisse le mordre et le briser. Ça sert à baguetter les habits sur le dos des gens....

— Dis-donc, frère, interrompt Turco, si tu me débarrassais de tout cet attirail, mes moutons m'attendent là-bas.

— Turco, mon tendre ami, dit onctueusement Jasmin, je te cède toute la fortune de notre mère Lionne, fouet, collier, muse-lière, chaîne, barraque ; sois sage, je cours garder ton troupeau. La liberté, c'est la campagne et le grand air ; la vie est dure au milieu des champs, mais on peut penser à son aise à tout ce qu'on veut dire, afin de dire ensuite tout ce qu'on pense.

Turco partit ensuite. Sur le pont de la Guillotière, il trouva Criquet raide mort ; le pauvre chien perdu avait pris le bocon.

PIERRE DÉCHAUT.

LES RELIGIONS SONT-ELLES UTILES ?

(Suite).

Que les partisans de l'opinion que les religions sont utiles et nécessaires viennent encore nous bourdonner aux oreilles leur refrain, nous leur dirons : Vous appelez donc utilité et nécessité : les ruines, l'ignorance, la misère, le fanatisme, les guerres et toute la dévastation du globe ; et mettez donc, comme certaines sectes l'ont fait, la pauvreté et l'ignorance au rang des vertus. Ce n'est pas que nous fassions un vice de la pauvreté, mais nous disons : si la pauvreté n'est pas un vice, elle est bien moins une vertu. Car la pauvreté conduit souvent aux vices les plus ignobles, et même aux crimes.

Les religions vous offrent aussi comme utilité et nécessité, comme efficacité sur l'homme pour le conduire au bien, la croyance aux amulettes, ablutions, cordons, chaînes, scapulaires et autres bimbeloterie religieuses ?

Croyez-vous donc qu'un homme sera meilleur fils, citoyen, époux, père, parce qu'il se flagellera, ou qu'il sera blanc comme neige, après avoir commis tous les crimes, pourvu qu'il se baigne dans un fleuve, selon certaines cérémonies religieuses ?

Allons, religions anti-humaines et anti-sociales, convenez donc avec nous que l'homme a assez des maux de sa propre nature sans qu'il cherche à se rendre plus malheureux encore par des flagellations, des jeûnes, des pénitences.

Toutes ces religions et ces pratiques religieuses ne conduisent l'homme qu'à la superstition, et lui font oublier les véritables vertus pour lui faire prendre certains cérémoniaux et pratiques des cultes, comme les seules et uniques vertus qu'un homme honnête et religieux doit posséder.

En effet, n'est-ce pas le bandit de la Calabre qui, après avoir détroussé et assassiné le voyageur, ira porter une part de son vol à sa madone et prier les mains encore toutes teintes de sang de l'homme qu'il vient de tuer ? Ce sont des gens de piété profonde : ils rendent à Dieu ce qu'ils prennent au monde.

C'est sans doute ce qu'on appelle un frein. Mais Victor Emmanuel, en les mettant en prison et à la potence, les a mieux convertis, quoique étant excommunié du pape, que tous les frères prêcheurs de la terre n'auraient pu le faire : et la preuve c'est qu'il n'y en a presque plus ; que le frein de la potence a été plus efficace que la croyance au dogme de l'immortalité de l'âme et des peines éternelles de l'enfer.

Est-ce Louis XI qui portait à son chapeau des images de plomb et s'interrompait au milieu des plus graves discussions pour implorer l'assistance des saints qu'elles représentaient ? N'est-ce pas cependant lui qui empoisonna son frère et Agnès Sorel, et ne commit-il pas un grand nombre de meurtres et d'empoisonnements ? N'est-ce pas ce même roi qui avait pour maxime favorite : *Qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner* ? Ce fut ce même homme qui, mauvais fils, mauvais époux, mauvais père, homme cruel et sans parole, fut toujours prêt à jurer, à se trahir ? Et cependant il n'était pas athée. Malgré cela je crois qu'on ne pouvait guère le lier par son serment à tenir ses engagements (on dit qu'on ne peut lier les athées). Et Louis XI n'excitait-il pas les Liégeois à la révolte, tout en accablant Charles-le-Téméraire de protestations d'amitié ? Et cet homme n'était-il pas un dévot qui croyait et avait foi dans la grâce efficace de la bimbeloterie religieuse ?

Les différentes religions font de Dieu un être méchant, cruel, jaloux, implacable, pointilleux, et par cela conduisent les hommes aux superstitions qui enrichissent les prêtres des diverses religions. En effet, la justice de Dieu se montre bien plus sévère pour ceux qui ne s'acquittent pas des cérémonies pratiques du culte que d'un voleur qui prend le bien d'autrui. C'est que les prêtres, brames, muphtis, imans, etc., s'occupent moins de la morale sociale qui ne leur rapporte rien, que du culte qui sert à leur moyen d'existence. Aussi ne doit-on pas être étonné de

toutes les superstitions qui existent dans les religions. Ici les amulettes, là de nombreuses reliques de saints qui servent à faire venir l'argent dans l'escarcelle de ces pieuses gens, et comme dit la fable du savetier et du financier :

Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes ;
L'une fait tort à l'autre : et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.

Après tout, le prêtre vit de l'autel, comme le médecin de la mort.

VICTOR ROBEZ.

(A suivre.)

PROFILS PERDUS

III.

DÉMOPHILE LAFOREST.

« Allez, vous l'avez ! » Ce mot reste.
Car toute son histoire est là.
C'est ainsi qu'en un jour funeste
Aux républicains il parla,

Et qu'à la multitude vile
Il annonça ce sort fortuit,
Du balcon de l'Hôtel-de-Ville,
Le vingt-six février quarante-huit.

Connaissant si bien sa grammaire
Qu'il l'interprétait doublement,
Il fut aussitôt nommé maire
Et chargé du gouvernement.

Nous l'avions, cette république
Qui ne sait pas assez laver,
Se noyant dans un flot mystique
De Pater Noster et d'Ave.

Les bons républicains, d'emblée
Acclamant Laforest leur chef,
L'envoyèrent à l'Assemblée
A côté de Benoit Joseph.

Quand il revint dans son étude,
On vit de nouveau Laforest
Employer sa sollicitude
A bien prendre notre intérêt.

La république disparue
N'avait pas pris tous les deniers ;
L'argent affluait dans la rue
De la Barre et des Marronniers.

Chez lui toute la Guillotière
D'hypothèques s'allait grever.
Baillant votre fortune entière,
Dauphinois, allez vous laver !

Il eut tous les bonheurs sur terre
Et toutes les grâces du ciel.
Un jour même ce bon notaire
Fut candidat officiel.

Combien de ce titre l'on souffre !
Non élu, par Favre battu,
Sous lui dès lors s'ouvrit le gouffre
Où devait sombrer sa vertu.

Dans ses livres et dans sa caisse,
Les juges fourrèrent leur né...
Laforest, ô grand homme, qu'est-ce ?
Quoi ! vous trompiez le Dauphiné !

Il s'enfuit ! Tout passe, tout casse...
Au sol du Caire est déposé
Aujourd'hui son corps contumace
Que seul Jouve a canonisé.

O bon Laforest, votre gloire
Comme votre honneur dura peu.
De vos péchés, au purgatoire,
Allez vous laver, s'il se peut !

PIVONNE.

Celles qu'on aime.

LES PETITES BLEUES

Mon Dieu, mon Dieu, ma petite belle, vous êtes aujourd'hui àère comme une pelosse, vous partez comme une détente à la plus mince contrariété ; vous ne pouvez supporter les pichenettes du sort : toujours les plis du lit de roses ! — Vous allez me parler de vos nerfs ; mais, voyons, la mission d'une femme sur terre n'est pas d'avoir toujours mal aux nerfs ! Vous êtes maussade et vous êtes morose : on vous croirait blasée sur tout, et vous ne connaissez rien. Indolente, vous vous pelotonnez dans votre paresse et dans votre ennui, comme ma chatte, ma paresseuse chatte Namouna, quand elle prend des bains de soleil sur ma fenêtre. Et quelle pleureuse vous faites ! Vous pleurez pour un jupon sali, vous sanglottez sur la perte de votre levrette Tita ; avez donc un peu plus le respect des larmes, il est bien d'autres occasions moins futiles, hélas, de les répandre. Les larmes sont des perles, — les poètes vous l'ont dit, — les perles de la douleur : il ne faut pas égrener à tous propos ces sombres bijoux.

Vous n'êtes pas une femme, vous êtes un déluge perpétuel. Dirait-on pas, à vous voir, que toutes les infortunes se sont abattues sur vous.

Regardez un peu au-delà de vos rideaux roses, toutes les noires misères qui grouillent à vos pieds. Il est bon de penser aux malheureux : la pitié discrète est une douce amoune, c'est celle du cœur.

Bon, voilà que vous me faites prendre un style de sermon, et vous allez vous moquer de moi, boudeuse, en m'appelant garde-champêtre de la morale ; mais prenez garde que je ne dresse un procès verbal, car je sais que vous braconnez parfois hors du « sentier de la vertu » qui vous est assigné, infidèle Diane.

Tenez, venez un peu à votre fenêtre et regardez dans la rue, je veux essayer de vous guérir de vos grandes désolations sans cause.

Voyez cette longue file de petites et de grandes filles, vêtues sévèrement de noir, avec un grand cordon bleu qui se croise sur la poitrine ; elles marchent gauchement, é-

il prend la route du magasin, car il y couche. Grand'mère Marianne s'écrie qu'on a cassé la pelle, éventré le soufflet, et qu'on va la faire mourir vingt ans avant son terme ; Picollet met une bouteille de vin vieux sous son paletot et s'esquive sans dire adieu à personne.

Barnaba dit quelques mots à sa femme, ouvre le secrétaire, prend une pile d'écus et sort. Il trouve au bas de l'escalier Truchard qui verrouillait la porte du voisin, croyant entrer dans son propre gîte ; il le remet dans la bonne direction, l'étend tout habillé sur la couchette de l'arrière-boutique, ferme la porte, prend la clef et s'élançe à la rue dans la direction du Gourguillon.

Il était près de onze heures ; en cette saison et à cette époque le quartier était presque désert et à peu près mal éclairé. Le bruit des pas de Barnaba résonnait sur le pavé roulé et luisant, pavé qui a fait et fera toujours le désespoir des malheureux qui ont la plante des pieds sensible. Il a toutefois un mérite, cet exécrable caillou pointu, celui d'avoir établi d'une manière solide la réputation de la cordonnerie lyonnaise : avec une chaussure de carton maché, on n'eût pas marché la distance de cinquante pas sans laisser les deux talons en route.

Barnaba tourna à droite dans la rue Saint-Georges, il s'arrêta un court instant devant une allée sombre, leva la tête et regarda un morceau de charbon de bois attaché par une corde, et machinalement : — « Bonjour, vieil ami, dit-il. » Puis il reprit sa marche. A peu de distance de la demeure de feu le charbonnier dont nous ve-

nons de voir l'enseigne, brillaient deux plaques de cuivre échançées branlant à la bise, c'était la boutique, peinte en bleu sale, de Ficollet perruquier.

Arrivé là, Barnaba passa de l'autre côté de la rue et poursuivit. Alors la porte du perruquier s'ouvrit tout doucement, une tête s'allongea ; on vit contre le mur, blanchi par le reflet du gaz, le nez pointu de Picollet, puis tout doucement le barbier sortit, referma sa porte et suivit le maître bottier en filant le long des maisons ; on eut dit qu'il marchait sur des semelles de liège. Barnaba ne s'aperçut de rien, monta le Gourguillon et disparut dans une allée basse, noire et étroite. D'un saut de renard, Picollet fut là ; il tendit comme une oreille et sembla compter les pas.

D'après son calcul, Barnaba avait dû monter une rampe continue, ensuite un palier, puis deux fois autant, ce qui constituait trois étages.

— Montons maintenant, fit-il.

Barnaba, en effet, s'était arrêté au troisième étage ; là se trouvaient deux portes, l'une appartenant à un locataire qui avait vue sur le devant, l'autre conduisant à un jardin à mi-côte au fond duquel était une petite maisonnette en mauvais état. C'est dans le jardin qu'il entra ; la maisonnette était éclairée ; on vint lui ouvrir.

La salle était nue d'ameublement, à chacun des quatre murs s'appuyait un banc ; il pouvait y avoir quarante-cinq personnes environ. Au milieu une petite table, trois chaises, dont deux occupées, formaient le bureau ; Barnaba prit place sur la chaise vide. On devine une assem-

blée délibérante, dont le maître cordonnier était président.

— La séance est ouverte, dit Barnaba ; j'ai l'honneur d'annoncer aux citoyens présents que je mets à la disposition du comité la somme de 250 francs. Citoyen trésorier, votre état de recettes?... Nous ne pouvons rien faire sans argent, chacun doit son obole à la cause commune, et c'est en déliant le cordon que l'on trouve l'abnégation véritable.

— Toujours le capital ! dit une voix.

— Quand vous m'aurez dit par quoi vous le remplacerez, répond le Président, nous marcherons d'une autre manière, et je ne demande pas mieux : faute de grives, mangeons des merles.

Le trésorier établit le chiffre des souscriptions, le banquet pourra avoir lieu de dimanche en huit. Un secrétaire donne lecture de quelques lettres de Paris : elles signalent une effervescence de bon augure, le temps presse... Il ne s'agit plus de banqueter, c'est la réforme (lectorale, qu'on cesse de demander, parce qu'on l'arrachera envers et contre Guizot.

— Prenons donc le suffrage universel, puis-que nous y sommes ! s'écrie Barnaba.

— Avec au moins l'adjonction des capacités, observe un citoyen.

— Pourquoi ça ? reprend le Président. Ceux qui ne savent pas lire ont plus besoin d'être représentés que les autres.

— Non ! non ! Si ! si ! crie-t-on dans les quatre coins de la salle.

— Citoyens, continue Barnaba, nous n'avons

encore rien de tout cela, au moins ne nous disputons pas. Silence !

— Vous n'avez pas le droit de nous imposer le silence, ce n'est pas républicain.

— Je n'impose rien... Citoyens, écoutez...

— Nous n'écoutez rien !

— Alors c'est la tyrannie d'en bas !

A ces mots un murmure sinistre, sombre, parcourt les quatre rangs de bancs, il s'élève du guttural à la voix de ténor, le tumulte monte, monte, comme les vague frangées d'écume, et l'orage éclate contre la table que Barnaba, de colère, brise d'un coup de poing. Sa démission est donnée ainsi. Chacun est debout, on appelle Barnaba traitre ! vendu !... On n'ose cependant lui dire mouchar et voleur.

— Silence, chut ! chut ! fait un homme en écartant la foule de ses deux bras et en montrant la porte impérieusement, entendez-vous quelque chose ?

L'Assemblée s'arrête, clouée sur la place.

On entend en effet un certain vacarme extérieur ; on distingue les mots « police... agents ! voleurs !... vous vous trompez !... conspirateurs ! »

— Nous sommes pincés, dit le secrétaire qui essuie sa chemise tachée d'encre.

Effroi général. Barnaba s'écrie :

— Enfants ! suivez-moi, je vais leur passer sur le ventre !

Et il ouvre la porte en arrachant le loquet.

P. DÉCHAUT.

(La suite au prochain numéro.)

tonnées, se serrant les unes aux autres comme un troupeau de moutons craintifs. — Je n'ai jamais pu les voir, ces pauvres résignées, sans me sentir sourdre dans l'âme, l'immense tristesse, l'immense pitié qu'inspirent ces déshérités absolus, qui n'ont et n'auront jamais un brin de verte espérance dans leur vie aride.

Osez donc comparer votre existence à la leur.

De temps à autre, on les sort, ces petites bleues, d'une boîte appelée *Providence*, comme on sort les bergers et les agneaux de bois des bergeries à 25 sous. On les pose dans la rue et on les fait un peu marcher; on les fait vivre quelques minutes dans la grande vie au grand soleil.

Aussi, voyez leurs visages pâles, étonnés, honteux presque; ces pauvres êtres ont l'air de demander pardon, de promener leur mélancolie innée à travers nos joies et nos agitations bruyantes.

Voyez les yeux de ces filles, — celles à qui le vif instinct de la curiosité donne la hardiesse de regarder, — voyez leurs regards pénétrants, inoubliables, les regards navrants des victimes de la fatalité. Vous ne les connaissez pas, elles sont nombruses pourtant; ce sont celles qui, toutes petites, sont condamnées à voir et à admirer, dans leur enfantine adoration, les jouets des autres, sans en avoir jamais; ce sont celles qui, jeunes filles, regardent de leurs grands yeux noirs, à l'église, les fiancées blanches et resplendissantes; pauvrettes qui s'enivrent et s'éblouissent tristement du bonheur des heureuses qu'elles voient, et gardent au fond d'elles-mêmes la sourde et amère pensée qu'elles n'auront jamais ni parure virgine, ni époux qui veuille de leur humble cœur. Ce sont les laides et les infirmes; certes, celles-là seraient presque excusables d'être envieuses: — la haine a grande prise sur les cœurs blessés et méconnus. — Eh bien! elles ne le sont même pas; presque toutes ne pouvant être aimées, se contentent d'aimer.

Ces petites bleues sont ainsi; les fillettes ont-elles seulement des poupées? La poupée, ce tendre jouet, qui révèle la mère chez l'enfant. Pour elles, tout horizon de bonheur est muré; elles sont cloîtrées dans la Règle et l'Habitude, deux choses que vous haïssez avec raison: la Règle qui taille et rogne nos fantaisies ailées; la Règle, le carcan qui étrangle l'imagination, le clou qui retient au poteau de la réalité les plus nobles essors; — l'Habitude, ce moule banal et étroit, où les paresseux coulent leur vie uniforme.

Ces petites bleues n'obéissent qu'à la Règle et à l'Habitude, tyrans bourgeois; — pensez ce que doivent souffrir les imaginations ardentes, s'il en est parmi elles.

Vous daignez parfois grignoter superbement quelques bribes de romans nouveaux qui vous ennuiant, et je le comprends, car vous êtes assez jolie pour être l'héroïne d'autres romans en action beaucoup plus intéressants. — Les petites de la Providence ont en lecture la *Vie des Saints*, le Catéchisme, ce manuel de droit et de comptabilité de la religion catholique! Devant le mur qui les sépare de la vie, on accroche un crucifix; cela, c'est de l'hygiène intellectuelle, car, il faut bien, malgré tout, tenir compte du grand besoin d'aimer, inné chez la femme. On leur donne donc à ces pures, ces chastes amoureuses, une statue de bois à adorer, un Dieu à vénérer, comme les Chinois vénèrent un magot, les Indiens, un tronc d'arbre; c'est une respectueuse adoration: on n'aime pas un juge. Elles ne connaissent pas, ces jeunes filles, le Christ vrai que nous admirons, le Christ homme, doux et grand poète, qu'une femme peut aimer comme elle aimerait Rousseau ou Byron.

Elles croiront toute leur vie au ciel de papier peint, au ciel de théâtre, qu'on leur a fait entrevoir lorsqu'elles étaient enfants; elles croiront aux anges, doux comme des bâtons de sucre d'orge, à la Vierge de marbre raide et sans expression, au Dieu à barbe de charpentier, procureur impérial du paradis.

Pensez-vous que ces choses-là puissent remplir un cœur aimant?

Je sais que beaucoup d'entre vous, mignonnes, ont bien les mêmes croyances puériles, mais elles n'ont pas que cela comme les petites bleues. — Quand leurs saints majestueux et sévères les ennuiant, elles reviennent à leur famille, à leur frère, à leurs amants qu'elles peuvent aimer à plein cœur, — *irrespectueusement*, et non, le front contre terre, comme leur froide déité.

Que voilà une longue dissertation! Je ne vous ai pas fait bâiller; c'est étonnant,

ma parole! — car vous avez l'ennui facile, — et de jolies dents.

Les petites bleues sont passées: les fillettes ont vu des enfants heureux, riant, avec leur mère; les grandes filles, au travers de leurs cils baissés, ont entrevu des femmes heureuses avec leurs *aimés*; partout de douloureuses antithèses entre elles et le monde vivant.

Peut-être en rentrant, pleureront-elles silencieusement sur leur oreiller. En pensant à ces larmes vraies, retenez donc un peu les vôtres; c'est un sacrilège, petite belle, de pleurer sur une chienne, quand ces malheureuses pleurent sur leurs incurables misères.

Désormais, quand vous serez un peu piquée des coups d'épingle du destin, vous et toutes ces femmes fortunées, vos sœurs, qui se font une si large place dans la vie (il est vrai que vous avez des jupes prodigieusement amples), pensez aux petites bleues!

Ou bien, « si vous me fatiguez de vos précieuses pleurnicheries, — comme dit Baudelaire, le nerveux et félin poète, que je vous ai lu, mais que vous n'avez pas compris, — oh! mais, pas du tout, — ainsi que le dit Baudelaire, « je vous jetterai par la fenêtre comme une bouteille vide. »

EMILE ORY.

Les Chanteurs des cours.

Je ne veux pas savoir quels lieux hantent ces dilettanti improvisés, ni ce qu'ils font une fois rentrés dans leur vie privée. Je ne veux pas vous dire ce qu'ils sont dans d'autres pays, ni ce qu'ils y font: étant à Lyon, je ne m'occupe point du Mongol; aussi vous dirai-je simplement ce que j'ai vu, et les réflexions tristes ou gaies que m'ont apportées ces chansons parvenues à mon tympan, après avoir passé par l'entonnoir de ma cour, car il faut vous dire que ma cour est en entonnoir, ce qui ne signifie guère qu'on y entonne bien.

Quoique la mendicité soit interdite dans notre belle ville de Lyon, cela n'en diminue point le nombre des mendiants, au contraire. Pour que l'interdiction fut efficace, il faudrait doter chaque maison d'au moins un sergent de ville (le plus modeste des fonctionnaires). On comprend dès lors que le remède coûterait plus cher que la maladie; c'est peut-être pour cela qu'on s'est bien gardé de l'employer.

Aussi la mendicité existe-t-elle envers et contre l'administration.

Parmi ces mendiants secrets, — ce sont peut-être des francs-maçons après tout! — vous avez ceux qui s'en vont chanter dans les cours. Ce sont des spécialistes, et pour peu que l'on soit observateur, il est facile de les reconnaître: ce sont toujours les mêmes.

Vous avez là de grand jeunes gens de la Guillotière, de Perrache et de St-Georges, qui sont atteints de la maladie du jeu aux sous, et qui, pour s'en procurer, prennent quelques leçons de chant au poulailleur du Grand-Théâtre, — le gamin lyonnais a de l'oreille, — et puis vont chanter dans les cours, — par paires; — l'un chante et l'autre est aux aguets à la porte d'allée. Il regarde si la rousse montre son bicorné de mauvais augure.

Quelques-uns chantent, ma foi, très bien, et sont toujours accompagnés par le carillon d'une grêle de gros sous tombant sur les dalles.

Un vieillard brisé de douleur, une femme voilée et honteuse, un pauvre ouvrier sans travail, peuvent venir chanter. S'ils n'ont pas de jolies voix, s'ils ne charment pas l'oreille de nos rentiers enfouis dans leurs fauteuils, cette pluie bienfaisante ne leur fera pas de mal.

On ferait l'aumône de préférence à un mendiant de profession qu'à un pauvre vieux qui ne saurait tendre la main, tant il est honteux....

C'est ce que ceux qui jouent aux sous ont compris.

Pour ma part, qu'ils chantent bien, qu'ils chantent mal, je ne leur donne jamais; — car je ne puis comprendre qu'un homme de cœur mendie.... implore la pitié de son semblable.

L'aumône dégrade et avilit l'homme; elle est aussi pénible à celui qui la fait, qu'à celui qui la reçoit.

Si vous mendiez faute de pouvoir gagner votre vie, protestez contre la société qui

vous a admis dans son sein et qui doit vous nourrir en travaillant.

Si vous êtes vieux, infirme, sans famille, vous avez droit encore à ce qu'elle vous secoure, car vous êtes les déshérités du sort.

GUSTAVE MONSET.

BLAQUES DU POSTE

Dialogue saisi en montant la *scelle*.

— Cela ne fait rien, disait-on, ce M. Rouher avait un tempérament de cheval!

— C'est donc pour ça que toujours il prenait la droite.

Une bonne femme s'en va à l'église de St-Denis (rien de Brack), et demande le prix d'une messe.

— Vingt-six sous, ma bonne dame.

— Mais, Monsieur, on me les dit pour vingt-cinq sous à Caluire.

— Parbleu! à Caluire, c'est en dehors des Portes!..

Fragment du discours pompeux d'un vénérable commandant de pompiers:

« Suivez-moi, mes enfants, vous aurez toujours mes cheveux blancs à votre tête! »

Les condamnations et les amnisties ont souvent les mêmes effets.

La condamnation qui avait frappé Rochefort lui disait: Pars donc, et voilà que l'amnistie lui dit aussi maintenant: Pardon.

Le maire de Messimy annonce dans les termes suivants, la fête balladoire du 22 août:

PROGRAMME.

1^o Course à pied où les étrangers seuls seront admis.

2^o Course où tout sera admis.

3^o Course pour les demoiselles où tout sera admis.

Vu et approuvé:

Le Maire: CHANTRE.

Voilà un maire qui affiche trop ses administrées.

Notre rédacteur en chef, faisant sa visite de rigueur au procureur impérial, se présente, portant au bout du bras sa caisse à violon.

— Ah! vous êtes artiste, M. Déchaud!

— Oui, et je vous demande pardon d'amener ici mon instrument que je ne savais où déposer.... Après tout, le parquet met assez souvent les gens au violon, on peut bien mettre une fois le violon au parquet.

C'est de la Canebière aujourd'hui que nous vient le mot de la fin.

Un Marseillais et ses deux petits enfants sont atteints du choléra.

On envoie chercher un médecin qui arrive en toute hâte.

Le Marseillais aussitôt de lui dire, avec l'assent que vous connaissez.

— Docteur, concentrez tous vos soins sur moi; les petits ne peuvent pas me faire, et moi, zé peux toujours faire des petits!

SCÈNES VRAIES.

LA VIEILLE SOULE

Au fond du restaurant, dans les cuisines rougeâtres, le feu flambait dans les fourneaux ardents, et tirait ses langues rouges par le trou des rondelles. Le chef, — oison digne d'une broche olympienne, — faisait cuire de maigres poulets, et rôtissait doucement son beau, son majestueux ventre aux flammes qui léchaient la fonte.

Le restaurant était plein d'affamés et de mi-repus, on n'entendait que le concert de la mastication; les fourneaux de cuisine haletants, envoyaient aux mangeurs leurs chaudes et étouffantes haleines.

Par la porte entrebâillée, soudain parut une tête de vieille, tête ignoble, machée et remachée par le temps, que la débâche avait outrageusement ridée; des yeux ternes, éteints, comme des lucarnes d'où s'est retiré un soleil intérieur; le nez aux narines noires et pourries de tabac, nez pointu, aspirant à rejoindre le menton branlant, la bouche large, bavant et souriant du sourire bas, plat et quêteur des mendiants de profession.

De l'intérieur de la salle, un jeune homme lui cria:

— Hé! la mère! Entrez donc.

Elle entra, trébuchant: elle était ivre; elle s'approcha d'une table et tendit sa main osseuse et jaune vers une bouteille.

Le jeune homme, qui voulait s'amuser, prit un verre, le remplit et dit à la vieille: — Eh! la mère, tu vois ce monsieur (il montrait un de ses amis à une autre table), va l'embrasser et tu boiras un verre.

La vieille, toute soule qu'elle était, comprit qu'elle devait servir de jouet à cette jeunesse moqueuse et affamée de malsaines gaietés, pour avoir son vin.

Elle se dirigea, titubant, vers l'autre qui recula à la vue de cette tête de sorcière, et se mit à courir, en riant, au travers du labyrinthe de tables, suivi de la vieille, dont les yeux s'allumaient, — et qui avaient d'horribles minauderies de vieille courtisane, — réminiscence de son métier d'autrefois.

Tous les dineurs interrompaient leur repas, et regardaient, épanouis, cette scène ignoble.

La vieille, à la fin, lassée de cette poursuite, tomba sur une chaise, et, idiote, hébété, demanda son vin.

Le jeune homme la rappela et le lui donna, à condition qu'elle chanterait.

La misérable semit à chevrotter en zézayant une de ces obscénités comme on en prodigue dans nos cafés-concerts: quelque chose à la mode; — cette vieille était délicate, elle donnait de l'ordure fraîche! — Sa voix, qui grinçait dans sa gorge comme une bille de pierre dans une assiette, sortait en sifflant entre ses gencives, car elle n'avait plus de dents.

À la fin d'un couplet, elle se mit à danser, le verre en main; le jeune homme qui s'amusait eut l'odieux courage de lui faire vis-à-vis, et ils commencèrent leur danse infame, pour mettre la salle en joie. — La vieille, avec une certaine ardeur lascive, jetait çà et là ses tibias de squelette, et chantait et bavait en même temps; à la fin, elle s'arrêta, éreintée, et s'appuya contre une table dans une attitude abrupte.

Les spectateurs de cette scène atroce riaient à se tordre; mais le maître du restaurant eut la pudeur de faire terminer ce scandale: un garçon vint prendre la malheureuse, et la jeta dehors; elle alla rouler dans le ruisseau et embut la boue comme une éponge.

Et dans la salle pleine, parmi tous les gros rires des gros repus, je vis le rire d'une mignonne, d'une charmante fille: ce rire affreux me fit l'effet d'une chenille sur une rose.

Et je m'en allai, plein de colère et de pitié pour cette vieille horrible qui se jetait comme une araignée dans les rayons d'or de mon idéal soleil.

NIGEL.

LE DIABLE DE MARGNOLE

X.

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE LYON.

Présidence de M. FRANÇOIS.

Suite de l'audience du samedi 4 décembre 1847.

LE DIABLE DE MARGNOLE. — DÉMONOMANIE

M. Charnier, membre du conseil des prud'hommes, dépose qu'il s'est présenté avec MM. Barbier et Morel, ses collègues, au domicile de mademoiselle Denis, et a dit à cette dernière: Nous sommes investis d'un mandat public. Depuis quelque temps il se passe chez vous des choses extraordinaires. Mademoiselle Denis répondit: Les affaires du diable ne regardent pas les prud'hommes, mais M. le curé.

Le témoin lui répondit que sa mission était celle du sapeur-pompier, qui a le droit d'entrer partout où le danger d'un incendie est manifesté; le syndic des prud'hommes est l'archevêque de la soierie, et nous sommes ses grands-prêtres; mais ses efforts n'aboutirent pas à un résultat satisfaisant.

Un autre jour on conduisit le témoin che

un docteur Pictet, demeurant rue d'Enfer; là il vit dans le secrétaire de celui-ci l'arsenal du diable : des cordes, des clous, des pitons, des vis, des fils de fer. M. le docteur défendit au témoin de rien publier, en lui disant : « Ce n'est pas ainsi qu'on sert le bon Dieu. »

Quelques jours après, le témoin se rendit dans la maison Denis, où il eut un entretien avec les maîtres de l'établissement; au moment où il parlait, un cri se fit entendre, et mademoiselle Denis lui montrant la fenêtre de la chambre, occupée par Jeanne-Marie : « C'est de là que vient le cri poussé par le diable. — Mais cette jeune fille doit-elle être effrayée? — Quand on aime Dieu, on ne craint pas le diable. »

Le témoin monta ensuite dans la chambre de sa fille, en disant : « Soyez tranquille : vous dites que le diable étrangle Jeanne-Marie; si je le vois, je vous répons que c'est lui qui sera étranglé. »

Dans une autre circonstance, il entendit le docteur Pictet causer avec le diable; le langage du diable n'était pas autre qu'un mauvais français dauphinois, saccadé, plein de volubilité. (Le témoin imite ce langage grotesque.)

« Sur la grande route était la Bezou; voilà qu'elle a vu des passants; elle avait un grand bâton, elle a donné de grands coups aux passants, de grands coups de bâton, et puis v'la que les gendarmes ont arrêté la Bezou; ils l'ont conduit devant les juges, v'la que les juges n'ont pas voulu condamner la Bezou, parce que le grand maître n'a pas voulu que l'on condamne la Bezou. » (Hilarité bruyante et prolongée.)

M. Chabout, propriétaire, dépense que sa parente, la petite Adèle Gonelle, lui raconta qu'elle allait voir à l'hôpital une fille malade de frayeur.

M. le docteur Pérequin : M. Pictet me raconta sur la fille Auberge, une foule d'histoires merveilleuses, et me demanda de l'examiner à la Croix-Rousse; je lui répondis que je ne pouvais examiner cette fille qu'au point de vue chirurgical, et qu'on l'amènerait à l'Hôtel-Dieu. On l'amena, je la visitai en présence de plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvaient des médecins étrangers; on raconta de nouveau des histoires de clous entrés dans les chairs, de fils autour du cou, de cris, de sifflements; tout cela me paraissait fort explicable. Je visitai la fille Auberge; elle avait des corps étrangers au sein, au cou, à la tête, et je crois aux fesses; j'examinai ces phénomènes à l'œil nu et à la loupe, je reconnus parfaitement quatre ou cinq ouvertures intérieures par où l'on avait introduit des pointes; dans quelques endroits on ne reconnaissait plus l'entrée, comme cela arrive souvent, une fois que la cicatrisation est arrivée. Désirant m'éclairer sur le rôle que le démon jouait dans cette affaire, je fis placer Marie Auberge dans une salle séparée, où elle était soignée à vue, je lui fis mettre la camisole de force; pendant trois jours qu'elle resta ainsi, aucun corps étranger ne reparut; étant restée deux heures libre et sans témoin, on remarqua l'introduction d'une nouvelle épingle; je voulus l'opérer, elle s'y refusa, prétextant qu'elle avait reçu des ordres, qu'elle ne pouvait désobéir; la fille Auberge me dit un jour qu'elle avait vu le diable qui lui aurait uriné sur le ventre; je la visitai et je vis que c'était elle qui avait fait de l'eau dans son lit. Tous les jours, dans nos hôpitaux de fous, de pareils faits et de plus étranges sont remarqués.

(La suite au prochain numéro.)

Bagé-le-Châtel.

Dimanche et lundi dernier c'était vogue et foire à Bagé-le-Châtel; allons-y, puisque tous les paysans des environs inondent notre grande ville, partons, nous Lyonnais, en villégiature. La vue de la campagne, la vraie campagne, vaut bien tous les feux d'artifice du monde.

Sur le quai Saint-Antoine, en amont du pont Nemours, naguère pont de la République, et que le bon Lyonnais s'obstine à appeler pont de Pierre, sans doute pour trancher le différend, fument et respirent bruyamment deux vapeurs : le premier, l'Hirondelle, n° zéro, puisqu'il est seul, est tricolore, pavoisé en l'honneur du 15 août, bien élané, propre, coquet, machine neuve; on sent qu'il doit fendre les ondes vertes de la Saône, au désespoir des pêcheurs à la ligne et sous les jurements des sablonniers. L'autre c'est le Parisien n° 2, petit, modeste, sans drapeaux et ressemblé comme une vieille casserole de ménage qu'on ne peut pas se décider à jeter à la rue.

J'aime la modestie des gens qui ont, durant leur existence, rendu des services; entrons dans le Parisien. Ces bateaux sont ennemis, les deux équipages s'envoient des regards furieux; je crains une bordée! heureusement qu'ils ne sont pas embossés pour le combat. Parisien n° 2, je sais que tu es brave, tes cicatrices l'attestent éloquentement, mais l'Hirondelle est jeune, peut-être sans expérience;

ainsi, ne lutte pas, Rossignol Rollin l'a défendu.

Néanmoins les cloches tintent comme dix messes, la vapeur siffle, l'Hirondelle dérape et file chargée de voyageurs, il est 6 heures 1/2; trois quarts d'heure après, le Parisien se met à sa poursuite comme un corsaire à la poursuite des Anglais. On fait voile sur Mâcon.

Les ponts fuient sur nos têtes, les quais se déroulent, les petits barquots dansent joyeux comme des cabris, et nous voilà entre deux splendides rideaux de verdure.

— Tout le monde a ses billets? s'écrie le capitaine, parcourant le pont, son cahier à souche sous le bras.

C'est Blanchard à la figure réjouie, ce beau petit capitaine qui donne une franche poignée de mains aux amis, qui sourit aux dames, et pince les artistes des cafés-concerts.

— Nous les tenons nos billets; — dis seulement au chef que nous avons faim.

Le déjeuner est prêt, à table! Le repas est plantureux, le vin bon; comme le langage menace de renverser les verres, vidons-les chaque fois. Montons prendre l'air.

Tiens! voilà l'Hiron telle derrière nous! Vaineuc, jeune folle, l'arrière-garde t'a passé sur le corps! Et nous entrons à Mâcon. Prenons vite notre place dans l'omnibus de Bagé; le véhicule est au grand complet, cependant on prend du monde le long de la route; il n'y a de place pour personne et toujours on trouve quelqu'une et quelqu'un à loger. C'est étonnant combien il entre d'humains dans une diligence!

Nous avons traversé Saint-Laurent-les-Mâcon et nous voici sur une route à désespérer tant elle est droite; heureusement qu'elle est bordée de peupliers derrière lesquels s'élève un ruban de haies vertes et hautes.

Nous sommes au milieu d'une grande et riche plaine; quel beau champ de bataille! La voyez-vous cette armée s'évoluer sous le ciel bleu au commandement de ses vaillants généraux en bonnets de coton, les fermiers! Là, c'est l'infanterie qui fanche l'herbe avec ardeur, le génie qui pioche la vigne avec rage, l'artillerie, attelée de deux bœufs qui creuse des sillons; plus loin, là-bas, la cavalerie jaune, avec des cornes, qui broute l'herbe et dont le colonel est un jenne paysan armé d'une gaule! Et puis, triste! triste! les morts sur la pente d'un fossé qui ronflent la bêche entre les bras, et autour desquels vont et viennent les infirmières aux jambes nues, offrant à ces malheureux une bouteille d'un vin qui sent la vraie grappe de raisin.

Nous voici presque arrivés, c'est l'église bien avant le village avec son cimetière autour; comme la Vénus de Praxitèle, elle est belle de son antiquité, on dit (M. le curé n'en est pas sûr) qu'elle date du 10^e siècle. Certaines gens n'ont de mérite que leur vieillesse; moi, j'ai toujours dit qu'un violon qui n'a rien valu neuf ne vaudra pas grand-chose un siècle ensuite; l'église de Bagé a droit à la vénération comme un galet de Rochetaillée.

Nous apercevons bientôt l'ancien mur d'enceinte du châtel. On a restauré une tour, c'est l'ouvrage d'un abbé riche et oisif; au-dessus un chevalier de bois, casque en tête, hallebarde à la main, est en faction. Il avait un camarade jadis, mais la pauvre sentinelle est morte à son poste, son corps de chène a fait bouillir la marmite de la cure, la lance est restée plantée pour attester de son numéro matricule; des pièces de canons — oh! pour rire — couronnent l'édifice; quel complet anachronisme si elles étaient rayées!

Le village est joli, propre, c'est un chef-lieu de canton; il a maire, adjoints, garde-champêtre, receveur, juge-de-peace, notaire, huissier, commissaire, agent, gendarmes, presque autant d'autorités qu'il y a d'habitants; mais ce sont les gendarmes surtout! Le premier, Pandore, est grand, grand! le deuxième, le brigadier, encore plus grand! Deux braves tout de même, qui préfèrent étouffer les disputes et raccommoier les gens que d'envoyer quelqu'un en prison. J'aime les conciliateurs.

A propos de brave, Bagé-le-Châtel est la patrie de Jacques Puthod, volontaire de 1791; — soldat de la République, mal chaussé et sac au dos, il partit défendre la France et la révolution, à l'âge de 22 ans; en 1799, il était général; on allait vite et loin dans ce temps-là. Les noms de Lille, Wagram, Breslaw, sont gravés sur le socle, au-dessus duquel est posé son buste; une pompe y est adaptée; voilà un monument qui sert à quelque chose. Et puis, il est juste que le général qui a tant vu couler du sang dans sa vie, fasse conler de l'eau après sa mort. Cela

rafraichit les bestiaux de la foire qui en ont besoin, je vous assure! Les pauvres bêtes ne brillent pas par l'embonpoint; elles m'ont produit l'effet d'être venues au monde trop tôt; après cela, il est possible que veaux, vaches, moutons, bœufs, cochons, aient des vertus privées que leur modestie s'oppose à montrer en plein jour.

C'est vogue et foire, avons-nous dit, comme dans de semblables occasions, la vie est remuante à l'excès; la place est pleine, les cafés regorgent, la grande rue est encombrée, la bohème étale ses jeux de hasard, avec lesquels, une fois pour toutes, on devrait en finir.

Un café-concert est établi sous les arbres de la place, c'est une immense tente dont les toiles empêchent à l'acoustique de produire son effet : le violon accompagnateur s'entend comme une épinette éreintée; deux chanteuses montées sur le tremplin, baricoles de bleu, de rose, ouvrent inutilement la bouche, c'est à peine si on les entend au fond de la salle; mais on les regarde, et les gars du pays leur expédient des yeux de convoitise. Le bruit est incessant, les hommes parlent du dernier marché qu'ils ont fait, les jeunes chantent une chanson bressane pendant les entr'actes, et les garçons servants boivent à toutes les tables.

D'un autre côté est la grande salle de danse plafonnée; l'orchestre est composé d'une clarinette, d'un trombone et d'une vielle qui commande et qui se croit d'une force à lever bras tendu tous les quadrilles de Lamotte. Là, les Bressannes s'en donnent à cœur joie; ces tailles carrées et robustes, sans élégance, mais qui vous font des enfants qui doivent marcher tout seuls comme les petits poulets, sautent et retombent en cadence à donner le frisson à ceux qui ont des cors aux pieds. Leurs *biaux saupé nâ* (en allemand : beaux chapeaux noirs), aux chaînes d'or enroulées autour de cette espèce de pylon, aux riches dentelles tombant sur les épaules; ces chapeaux, seuls restes du costume traditionnel, surnagent au milieu de la foule et frappent la vue par leur singularité. Singularité moins singulière que les couvre-chefs des crevettes de Bellecour.

Si nous allions dîner, qu'en pensez-vous? Entrons dans cette auberge; si vous n'aimez que le maigre vous ne trouverez que des viandes; à la campagne, le légume est prosaïque les jours de fête, mais le vin est bon, frais et coloré. Saluons Bacchus et la bonne chèrè; allons ensuite au tourniquet gagner pour cinq sous un pot à tabac que l'un de nous apportera galamment à sa femme.

Vous avez vu l'aller, eh bien le retour c'est le même chemin, au rebours.

PIERRE DÉCHAUT.

THÉÂTRE

M^{me} Thierret est dans nos murs! Tressaillons d'allégresse, mes frères; il nous est donné de contempler cette duègne follement orageuse, cette grosse évaporée, à laquelle Théodore de Banville a sculpté ce joli médaillon dans sa galerie de camées :

« Une brune, — brune comme l'intérieur d'un tunnel. S'il n'était évident qu'elle est bonne enfant, elle semblerait terrible. On dirait que la vraie tête est ailleurs, et celle qu'on voit à l'air d'un mascaron joyeusement bouffon qui se moque avec esprit de la vraie tête. Les yeux expressifs, quoique taillés en boule de loto, sont une rareté d'un effet heureux. La bouche, accentuée comme une épigramme d'Alphonse Karr, est entourée par le cercle bleu de la barbe, car M^{me} Thierret a la barbe bleue et se rase! Mais en 1833, quand la future excentrique jouait Dafne dans *Angelo*, que faisait-elle de cette barbe follement bleue? Victor Hugo a toujours eu l'art de tirer des acteurs l'impossible, peut-être avait-il obtenu que M^{me} Thierret fit épiler sa barbe! — Comme son masque, sa voix singulière est un trésor pour les trouveres du Palais-Royal, car elle est à la hauteur des plus orageuses démenées. »

Madame Thierret possède à un haut degré les qualités excentriques qu'exige son répertoire bouffe, et qui lui ont valu sa réputation parisienne. Elle traverse follement, légèrement des charges et des cascades inouïes; cette grosse femme, drôle dans la plus large acception du mot, trotte, babille avec agilité : de

l'écurie greffé sur de l'éléphant; on dirait un monument qui sautille.

Le talent de Madame Thierret est très-réel, quoique parfois il se manifeste par de véritables effets d'aliénation mentale; mais il faut dire que cette exagération convient assez souvent aux charges insensées des opéras-bouffes : du reste, cette grosse mère est toujours spirituellement grotesque, alors que notre duègne ordinaire, elle, n'est que grotesque.

M. Victor, un joli garçon, ma foi, joue correctement et a une voix assez souple pour imiter le trombone, le violoncelle et le tambour, de façon à faire presque illusion, mais à part ce talent d'imitation, il est assez insignifiant; nous préférons de beaucoup Belliard.

Du reste, nous avons peu de sympathie pour ces spécialistes qui, sous prétexte qu'ils imitent le veau ou la flûte avec un certain art, jouent tous genres de rôles pour y intercaler leurs suaves imitations; ce sont là des mérites accessoires, de petits talents de société qu'on peut montrer à défaut d'esprit dans un salon, mais ce n'est pas faire suffisamment preuve de talent, que jouer, par exemple, du cor de chasse avec le nez comme Schaanard, pour se croire un comique distingué.

Berthelier, lui, est toujours le gai comique et le joyeux chanteur que nous connaissons, M^{lle} Verger gazouille agréablement les airs de la *Vie parisienne* en promenant avec grâce et aplomb, sur la scène, sa rondelette petite personne; Luco et Lecocq sont parfaitement à la hauteur des artistes parisiens; par exemple, nous demandons à M. Martin l'adresse de son tailleur : les costumes de cet artiste sont d'une telle fantaisie, qu'on peut faire une revue de toutes les boutiques de fripiers du cours Bourbon, en le voyant jouer dans quatre ou cinq pièces.

En fait de drames, un entassement de reprises : les *Mystères de Paris*, les *Mousquetaires*, *Latude*, *L'homme au masque de fer*, avec l'éternelle notice historique! Nous avons assez de ce défilé de pièces anté-diluviennes. Quand M. D'Herblay se décidera-t-il à nous donner des nouveautés : *Gavaud Minard et Cie*, un bon vaudeville du Palais-Royal, *le Garçon d'honneur* et *Patrie* dont Victorien Sardou vient d'autoriser la représentation sur toutes les scènes de province.

Le Grand-Théâtre ouvre dans huit jours ses portes, ses marchands de contremarques, ses contrôleurs et ses romains; Achille va sortir de sa tente et discipliner ses battoirs. — Ce sera le moment pour le public de se montrer : comme aux élections, pas d'abstentions! il faut tenir ferme aux débuts et combattre énergiquement et surtout intelligemment l'admission des artistes médiocres; nous sommes intéressés autant et même plus que le directeur à avoir une bonne troupe : choisissons-la donc bien, pour ne pas avoir à nous plaindre toute une année de mauvais chanteurs qu'on reçoit trop bénévolement aux débuts, comme on l'a fait l'an passé pour nos premiers sujets d'opéra-comique, qui n'ont guère été que des sujets à mécontentements.

EMILE ORY.

M. le Docteur Epstein, le célèbre prestidigitateur et ventriloque, donnera sa première représentation au Palais de l'Alcazar, dimanche 22 août.

On pourra prendre à l'avance des billets de toutes places à la *librairie du Petit Journal*, 52, rue Impériale.

CORRESPONDANCE

Excommunié. — Nos remerciements à Madame Jeanne Clerc de sa déclaration que l'*Arrière-Garde* n'a rien de commun avec l'*Avant-Garde*.

Salm Dick. — Nous publierons prochainement une histoire du théâtre de Vaise : votre article sera utilisé.

Quant à F..., nous pensons qu'il va se mettre à exploiter son auréole d'exilé!

Le Gérant responsable, P. DÉCHAUT.